

Elisabeth de la Trinité

Une affamée de l'Eucharistie

Par Jean Louis Fradon

Première rencontre avec le « Bien Aimé de l'Eucharistie »

19 avril 1891. Elisabeth Catez n'a pas encore 11 ans et, pour la première fois, elle reçoit le corps du Christ à l'église St Michel de Dijon, sa paroisse. Son amie, Marie-Louise Hallo témoigne : « Elisabeth ne cesse de pleurer pendant la messe de première communion et l'action de grâces. » Après la cérémonie et le long jeûne qui l'a précédée, elle doit avoir faim. Non, répond-elle à son amie, « je n'ai pas faim, Jésus m'a nourrie... » Elle le disait, se rappelle Marie-Louise, « d'un ton tellement pénétré que l'on voyait qu'elle était tout à fait prise. » Expérience fondatrice. C'est un moment de conversion décisif, car la petite Elisabeth était de nature très colérique : « à partir de sa première communion, dit sa sœur Guite, on l'a vue soudain changer. Elle est devenue d'une douceur, d'un calme... elle se possédait. » C'est aussi la première pierre de sa vocation religieuse, comme elle l'a affirmé elle-même. Sept ans après, dans une poésie d'action de grâces pour l'anniversaire de ce grand jour, elle écrira : « Depuis ce colloque mystérieux, / Cet entretien divin, délicieux/ Je n'aspirais qu'à donner ma vie, / Qu'à rendre un peu de son grand amour/ Au Bien Aimé de l'Eucharistie/ Qui reposait en mon faible cœur, / l'inondant de toutes ses faveurs/... Jour béni, le plus beau de ma vie/ Jour où Jésus reposait en moi, / Jour où j'entendis parler sa voix / Tout au fond de mon âme ravie. »

Son amour pour le Bien Aimé de l'Eucharistie ne fera que croître dans son cœur de jeune fille. « A cet âge, elle avait 13 ou 14 ans, dit son amie Louise Recoing, ce qui m'a toujours frappée en elle, c'était sa faim si ardente de la sainte communion. Elle ne pensait qu'aux jours où il lui serait permis de recevoir Notre Seigneur, les comptait, m'en parlait à toutes nos rencontres et faisait grandir ma faim en m'entretenant de la sienne. A l'église, le temps lui semblait toujours trop court, elle était absorbée dans la prière et l'y voir faisait du bien. »

« Etre toute à lui »

A la même époque, c'est après une communion eucharistique qu'elle vit un évènement clé de son existence. Laissons-la parler : « J'allais avoir 14 ans, quand un jour, pendant mon action de grâce, je me sentis irrésistiblement poussée à le choisir pour unique époux, et, sans délai, je me liai à lui par le vœu de virginité. Nous ne nous dûmes rien, mais nous nous donnâmes l'un à l'autre en nous aimant si fort que la résolution d'être toute à lui devint chez moi plus définitive encore. » Le Verbe fait chair l'a saisie et elle s'est laissée saisir ; il s'est donné à elle et elle se livre à lui. Résolution définitive : sept années de vie dans le monde avant l'entrée au carmel n'y changeront rien. Elle est fascinée par le Bien Aimé de l'Eucharistie, elle qui écrira plus tard dans sa célèbre prière à la Trinité : « O mon Astre aimé, fascinez-moi pour que je ne puisse plus sortir de votre rayonnement. » Cela se voit dans ses yeux : « Jamais je n'oublierai son regard, dit madame Hallo. On ne peut pas expliquer le visage d'Elisabeth quand elle revenait de la sainte Table. » ; ce qui ne l'empêche pas d'ajouter qu'Elisabeth, « en soirée, avait l'air de beaucoup s'amuser. » et qu'elle « aimait la toilette, avec même une pointe de coquetterie. » Malgré son apparence de vie mondaine, les jeunes gens ne s'y trompent pas. N'en a-t-on pas entendu dire, au cours d'un bal où ils passaient en revue leur éventuelles futures : « Celle-là n'est pas pour nous, voyez donc ce regard ! »

Deux ou trois mois après sa « résolution d'être toute à lui », Jésus révèle à Elisabeth le lieu où il l'attend : « Au milieu d'un jeu, dit Louise Recoing, elle me fit la confidence que, le matin même à la sainte communion, elle avait compris que c'était le carmel qui devait la recevoir et qu'elle y irait quoi qu'il lui en coûtât, et elle n'a pas changé d'avis. » Et il lui en a coûté d'obéir à une mère aimante, mais inflexible qui n'avait pas sur elle les mêmes projets !

«Comme si elle voyait l'Invisible »

Elisabeth avance dans la vie « comme si elle voyait l'Invisible » et, tel Moïse, elle « tient ferme » (He 11,27). « Très gaie de caractère, très enjouée », dit madame Angles, qui souligne, comme beaucoup d'autres, son « regard tout lumineux, tout plein de l'Au-delà. » Ce regard ne se pose-t-il pas avec prédilection sur Jésus au Saint Sacrement ?

Germaine de Gemeaux se rappelle Elisabeth en prière à l'âge de 15 ans : « Je fus frappée par le regard de contemplation profonde qu'elle fixait sur l'hostie exposée au reposoir de la Fête-Dieu à Gemeaux. Je me souviens encore de la place qu'elle occupait et de son regard comme si les voiles eucharistiques n'existaient pas pour elle. » Un autre témoin confirme : « Lorsqu'on la voyait prier, on constatait qu'elle était vraiment perdue en Dieu. » A 18 ans, elle suit avec une grande joie spirituelle les trois jours de l'adoration perpétuelle à l'église St Michel de Dijon : « Oh ! quelles trois délicieuses journées je viens de passer ! Le soir, je faisais une bonne demi-heure d'adoration au Saint-Sacrement avant l'office de 8 heures ; qui pourrait dire la douceur de ces cœur à cœur pendant lesquels on ne se croit plus sur terre, et l'on ne voit plus, on n'entend plus que Dieu : Dieu qui parle à l'âme, Dieu qui lui dit des choses si douces, Dieu qui lui demande de souffrir ! Jésus enfin qui désire un peu d'amour, pour le consoler !... » Ce qu'elle vient de confier dans son journal intime, elle le dit avec profondeur dans ces vers :
« O Jésus de l'Eucharistie, / Mon Epoux, mon Amour, ma Vie, / Que j'aime venir chaque soir / T'écouter, te causer, te voir ! / (...) Lorsque j'entends parler ta vois, / Ô mon Epoux, ô mon bon Maître, / Faisant silence à tout mon être / Je n'entends, je ne vois que toi. / O moments d'extases sublimes, / Unions si douces, si intimes, / Pendant lesquels je sens mon cœur / Battre au contact du Sauveur ! »

« Dieu en moi, moi en Lui »

La jeune Elisabeth Catez est une vraie contemplative au cœur du monde, sans se dérober en rien à ses obligations et relations. Son oraison ne s'arrête jamais : « Puisqu'il est en moi, puisqu'il vit en moi, ah ! du moins je lui parlerai au fond de mon cœur. » A peine deux mois avant son entrée au carmel, elle écrit au chanoine Angles : « depuis dix jours, je suis prise par la patte : j'ai un peu d'épanchement de synovie à un genou. Figurez-vous que je suis contente, je pense que c'est une attention de mon Bien Aimé qui veut faire partager à sa petite fiancée la douleur de ses genoux divins sur le chemin du Calvaire ! Je suis privée de l'église, privée de la sainte Communion, mais, voyez-vous, le bon Dieu n'a pas besoin de Sacrement pour venir à moi, il me semble que je l'ai tout autant ; c'est si bon, cette présence de Dieu ! C'est là, tout au fond, dans le Ciel de mon âme, que j'aime le trouver puisqu'Il ne me quitte jamais. « Dieu en moi, moi en Lui », oh ! c'est ma vie ! »

Un peu auparavant, elle écrivait à son amie Marguerite Gollot : « Dieu en moi, moi en Lui, que ce soit notre devise. Ah ! que c'est bon cette présence de Dieu au-dedans de nous, dans ce sanctuaire intime de nos âmes. Là, nous le trouvons toujours quoique par le sentiment nous ne sentions plus sa présence, mais Il est là tout de même, plus près peut-être encore, comme vous le dites. C'est là que j'aime le chercher. Oh, tâchons de ne le laisser jamais solitaire, que nos vies soient une oraison continuelle. »

De communion en adoration, d'adoration en oraison, c'est le « demeurez en moi comme moi en vous » de Jésus qui se prolonge, jusqu'à ce que la vie tout entière devienne une union au « Bien Aimé de l'Eucharistie ».

« Le Ciel dans la foi »

En entrant au carmel, en août 1901, Elisabeth pensait assouvir sa faim de l'Eucharistie en communiant plus souvent. Mais, avant le décret de Saint Pie X, on ne communiait au carmel que trois fois par semaine.

Du moins sera-t-elle assidue à l'adoration eucharistique, comme elle l'exprime à l'abbé Angles, un mois après son entrée : « Tous les dimanches, nous avons le Saint Sacrement à l'oratoire. Quand j'ouvre la porte, que je contemple le divin Prisonnier qui m'a faite prisonnière dans ce cher carmel, il me semble que c'est un peu la porte du ciel qui s'ouvre ! Alors je place devant mon Jésus tous ceux qui sont dans mon cœur, et là, près de lui je les retrouve. »

Mère Germaine, sa prieure au carmel de Dijon, témoigne : « Elle passait volontiers les dimanches et jours de fête devant le Saint Sacrement exposé à l'oratoire. Il est arrivé qu'au soir, ses compagnes à la récréation, la taquinant doucement, lui disaient : « vous avez été bien gourmande aujourd'hui ; vous êtes restée aux sources toute la journée. » Elle me disait ensuite : « Si elles savaient mon état d'âme et combien je souffrais ; je souffrais jusqu'à la tentation de fuir. – Alors pourquoi, mon enfant, restiez-vous ? – Je ne pouvais pas m'en aller. Il était là... » La fidélité d'Elisabeth à Jésus-Eucharistie se mesure à sa foi et non aux consolations sensibles qu'elle en retire.

Quelle est la raison de son émerveillement devant le Saint Sacrement, constant depuis sa jeunesse ? Elle le révèle dans une lettre de juin 1903, adressée à l'abbé Chevignard : « Il me semble que rien ne dit plus l'amour qui est au Cœur de Dieu que l'Eucharistie : c'est l'union, la consommation, c'est Lui en nous, nous en Lui, et n'est-ce pas le Ciel sur la terre ? Le Ciel dans la foi en attendant la vision du face à face tant désirée. » Quelques lignes plus loin, elle évoque ce moment de bonheur qu'est pour elle la grande octave de la Fête-Dieu où, huit jours durant, le Saint Sacrement est exposé : « pendant toute cette Octave, nous avons le Saint Sacrement exposé à l'oratoire ; ce sont des heures divines que l'on passe en ce petit coin du Ciel où nous possédons la vision en substance sous l'humble hostie. Oui, c'est bien Le même que les bienheureux contemplant dans la clarté et que nous adorons dans la foi. »

« Il m'a trop aimée »

Depuis le jour de sa première Communion, Elisabeth sait de quel amour elle est aimée, au point qu'elle pourra écrire à sa mère : « Il y a un mot de saint Paul qui est comme un résumé de ma vie et que l'on pourrait écrire sur chacun de ses instants : « Propter nimiam charitatem ». Oui, tous ces flots de grâces, c'est « parce qu'Il m'a trop aimée ». Maman chérie, aimons-le, vivons avec Lui comme avec un être aimé dont on ne peut se séparer ».

Ce mot de saint Paul (Ep2, 4) est l'un des versets de l'Écriture qu'elle cite le plus. Ce « trop » de l'amour divin (souligné dans la version latine qu'elle utilise) la jette dans une adoration éperdue : « Je me sens enveloppée dans le mystère de la charité du Christ, et lorsque je regarde en arrière, je vois comme une divine poursuite sur mon âme ; oh ! Que d'amour, je suis comme écrasée sous ce poids, alors je me tais et j'adore !... »

On comprend que, pour elle, « rien ne dit plus l'amour qui est au cœur de Dieu que l'Eucharistie ». Elle se tient là comme à une source. En vivant intensément de l'Eucharistie, elle fait, en peu de temps, « une course de géant » (Thérèse de Lisieux) vers les cimes de la sainteté.

Elisabeth grandit dans la foi, car elle croit que l'amour de Dieu se donne totalement dans le Saint Sacrement : « Nous, nous avons connu l'amour que Dieu a pour nous et nous y avons cru. » (1Jn 4,16). Elle grandit dans l'espérance, c'est-à-dire dans un désir ardent du face à face éternel avec l'Amour. Le Docteur Dubard, l'un des médecins qui l'a examinée, a dit non sans humour : « On ne guérit pas une malade comme celle-là ; elle ne veut pas vivre ; elle ne pense qu'au ciel : elle en mourra ». Enfin, elle grandit dans la charité : ce « trop grand amour » qu'elle puise au cœur de Jésus-Eucharistie ne cesse de déborder en charité fraternelle. Ses sœurs sont unanimes là-dessus. Retenons le témoignage de Soeur Agnès : « Elle était très simple, très cordiale, toujours prête à rendre service ; elle n'avait pas tendance à se singulariser... Quand elle voyait une sœur qui avait besoin d'être aidée, elle s'empressait de le faire, au risque de se fatiguer... Sa charité s'étendait indifféremment à toutes, tellement que chacune aurait pu croire qu'elle était son amie particulière... »

Elle avait toutes les délicatesses de la charité, toutes les prévenances qui rendent la vie religieuse aimable, facile. Elle n'a jamais rencontré de contradictions, parce qu'elle n'y donnait pas lieu. Elle acceptait très bien la plaisanterie, la taquinerie, elle ne se fâchait jamais. »

« Il m'enseigne sans parole »

Au cours des derniers mois de sa vie, alors que la maladie la rongait physiquement (« il me semble que des bêtes me dévorent l'estomac », disait-elle), Elisabeth ne relâche pas son adoration. Soeur Marie de la Trinité témoigne : « Que de fois, au soir des journées passées au pied de Notre Seigneur exposé, elle me disait : « ce qu'il m'enseigne sans parole, au fond de l'âme, c'est ineffable ! Il éclaire tout, il répond à tous les besoins ! »

L'énergie de l'âme, comme dit Mère Germaine, va bientôt suppléer à la défaillance du corps qui s'épuise. Soeur Marie de la Trinité raconte : « Quand la crise était trop violente, elle allait dans la tribune donnant sur le sanctuaire « pour se réfugier, disait-elle, sous la prière de son divin Maître », ajoutant : « J'ai tant besoin de sa force divine ! » A la même époque, elle écrivait à sa jeune amie Germaine de Gemeaux : « Aux heures de défaillance, allez vous réfugier sous la prière de votre Maître ; oui, petite sœur, sur sa Croix Il vous voyait, Il priait pour vous, et cette prière est éternellement vivante et présente devant son Père ; c'est elle qui vous sauvera de vos misères. » Auparavant, elle lui avait fait cette confidence personnelle : « Avant de mourir, je rêve d'être transformée en Jésus crucifié et cela me donne tant de force dans la souffrance... Petite sœur, nous ne devrions pas avoir d'autre idéal sinon de nous conformer à ce Modèle divin ». « Courage, concluait-elle, regardons le Crucifié et conformons-nous à cette image divine ».

C'est ce long regard posé sur « le Crucifié par amour » qui la tient en vie si longtemps, et dans une charité si héroïque, à l'étonnement de ses sœurs : « Au milieu de ses atroces souffrances, dit Soeur Marie de la Trinité, elle restait ce que nous l'avions toujours vue : souriante à toutes et à chacune, oublieuse d'elle-même, préoccupée des autres, attentionnée toujours. »

« Hostie de louange à sa gloire »

Quel est le dernier secret de son chemin de sainteté si fulgurant ? Elle l'a dévoilé à son « frère » spirituel, l'abbé André Chevignard, un an avant sa mort, en lui donnant « une grande intention au saint sacrifice de la Messe ». « Lorsque vous consacrez, dit-elle, cette hostie où Jésus « le seul Saint » va s'incarner, voulez-vous me consacrer avec Lui « comme une hostie de louange à sa gloire », afin que toutes mes aspirations, tous mes mouvements, tous mes actes soient un hommage rendu à sa Sainteté. » Elle fait de sa vie, de sa maladie et de sa mort qu'elle pressent, une Eucharistie : elle se veut une hostie entièrement consacrée par Jésus. Elle unit le sacrifice de sa vie au « saint sacrifice de la Messe », comme elle en fait confidence à sa mère en septembre 1906 : « C'est le Bon Dieu qui se plaît à immoler sa petite hostie, mais cette messe qu'il dit avec moi, dont son amour est le prêtre, peut durer longtemps encore. La petite victime ne trouve pas le temps long dans la main de Celui qui la sacrifie et peut dire que, si elle passe par le sentier de la souffrance, elle demeure bien plus encore sur la route du bonheur, du vrai, maman chérie, de celui que nul ne saurait lui ravir ».

Hostie du sacrifice, elle l'est par l'offrande de ses souffrances. « Hostie de louange », elle l'est aussi parce qu'elle vit le moment le plus fort de sa vocation particulière, celle d'être « louange de gloire de la Sainte Trinité ». Écoutons-la parler au « père de son âme », le chanoine Angles : « Je vais vous faire une confidence tout intime : mon rêve, c'est d'être 'la louange de sa gloire' ; c'est dans saint Paul que j'ai lu cela, et mon Epoux m'a fait entendre que c'était là ma vocation dès l'exil en attendant d'aller chanter le Sanctus éternel en la Cité des saints. Mais cela demande une grande fidélité car, pour être louange de gloire, il faut être morte à tout ce qui n'est pas Lui, afin de ne vibrer que sous sa touche. » Ce qui l'amène à demander à nouveau au prêtre :

«Voulez-vous, au saint Sacrifice, en consacrant l'hostie où Jésus s'incarne, consacrer aussi votre petite enfant à l'Amour Tout-Puissant pour qu'Il la transforme en « louange de gloire ». Comme cela me fait du bien de penser que je vais être donnée, livrée par vous ! »

Après l'offrande d'elle-même et la consécration : « Ceci est mon corps, livré pour vous », la messe de sa vie se poursuit avec la communion : « Prenez et mangez-en tous ». Sa vie est offerte pour la gloire de Dieu et le salut du monde, comme elle l'exprime à sa mère : « Je me réjouis, disait saint Paul, d'accomplir en ma chair ce qui manque à la passion du Christ pour son corps qui est l'Eglise ». Comme ton cœur de mère devrait divinement tressaillir en pensant que le Maître a daigné choisir ta fille, le fruit de tes entrailles, pour l'associer à sa grande œuvre de rédemption, et qu'Il souffre en elle comme une extension de sa passion. L'épouse est à l'Epoux. Le mien m'a prise. Il veut que je lui sois une humanité de surcroît en laquelle il puisse encore souffrir pour la gloire de son Père, pour aider aux besoins de l'Eglise. Cette pensée me fait tant de bien ! »

1^{er} novembre 1906 : elle communie au corps du Christ pour la dernière fois. C'est aussi la dernière nourriture de son corps, qui ne peut plus même absorber une goutte d'eau. Les neuf jours qui suivent, elle se meurt de faim et de soif, comme Jésus sur la Croix. La messe s'achève, la « petite hostie » est immolée : la « foi me dit que c'est l'amour qui me détruit, qui me consume lentement, et ma joie est immense et je me livre à lui comme une proie ». Au cours de son agonie, après une violente crise, elle s'écrie : « Ô Amour ! Amour ! tu sais si je t'aime, si je désire te contempler ; tu sais aussi si je souffre ; cependant, trente, quarante ans encore, si tu le veux, je suis prête. Epuise toute ma substance pour ta gloire ; qu'elle se distille goutte à goutte pour ton Eglise ».

De la messe à la mission

Deux jours avant de « s'envoler au Ciel », au matin du 9 novembre, ses sœurs l'entendent « murmurer d'une voix chantante : 'Je vais à la Lumière, à l'Amour, à la Vie !' » Dernières paroles. Le voile de l'éternité se soulève. Elle sait où elle va.

« Je vais à la Lumière... » C'est la Pâque d'Elisabeth, à la suite de Jésus : « Du lieu où je vais, vous savez le chemin... Je vais vers le Père. » Sa Pâque est toute eucharistique : elle avait « faim de manger son Maître, surtout d'être mangée de Lui, de bien Lui livrer tout son être, afin qu'en elle tout soit pris. » C'est fait. Elle est devenue eucharistie, sacrifice de louange à la gloire du Père. Sa mission commence : « Il me semble qu'au Ciel, ma mission sera d'attirer les âmes en les aidant à sortir d'elles pour adhérer à Dieu par un mouvement tout simple et tout amoureux, et de les garder en ce grand silence du dedans qui permet à Dieu de s'imprimer en elles, de les transformer en Lui-même ».

C'est une mission « eucharistique » : aider les âmes à entrer dans le recueillement intérieur de l'amour pour que Dieu les transforme en Lui-même, les divinise. Saint Augustin n'avait-il pas entendu comme la voix de Dieu lui dire : « Je suis la nourriture des forts : grandis et tu me mangeras. Tu ne me changeras pas en toi, comme la nourriture de ton corps, c'est toi qui seras changé en moi. » L'Eucharistie a cette puissance inouïe de transformation de ma vie, de l'humanité et même du cosmos tout entier. Elisabeth de la Trinité l'a compris, l'a vécu dans sa chair et se propose de nous aider à le vivre aujourd'hui.

Elle aurait applaudi à ces paroles du Pape Benoît XVI, aux JMJ de Cologne, comparant l'Eucharistie à « une fission nucléaire au plus intime de l'être – la victoire de l'amour sur la haine, la victoire de l'amour sur la mort. » Et il ajoutait : « Seule l'explosion intime du bien qui vainc le mal peut alors engendrer la chaîne des transformations qui, peu à peu, transformeront le monde. Tous les autres changements demeurent superficiels et ne sauvent pas ».

Pour finir, laissons une dernière fois la parole à notre « petite affamée » de Jésus-Eucharistie. Lors de son premier Noël au carmel, elle écrivit une poésie qui, dans un raccourci saisissant, embrasse le mystère du Christ de la Crèche à la Croix et à l'Eucharistie. Retenons-en ces trois strophes qui condensent la spiritualité eucharistique qu'elle a vécue jusqu'à l'incandescence :

*Ô Agneau si pur et si doux,
Toi mon seul, mon Unique Tout,
Tu le sais bien, ta fiancée
Est une petite affamée.*

*Elle a faim de manger son Maître,
Surtout d'être mangée de Lui,
De bien Lui livrer tout son être
Afin qu'en elle tout soit pris.*

*Oh, que je sois ton envahie,
Celle qui ne vit que de toi,
Ta chose, ta vivante hostie
Consommée par toi sur la Croix.*

Jean-louis Fradon